

En 1982, Serge Jauvin, photographe, a proposé à  
Hélène et William-Mathieu Mark d'illustrer  
au jour le jour une année de leur vie quotidienne.

Ils ont accepté et tous les membres du clan auquel ils  
appartiennent ont emboité le pas...

MIAM PUPUN 1982, SERGE JAUVIN NATAUENTAMUEU

HELENA KIE UINIAMA TSHETSHI

AKUNAT ESHUKUM-TSHISHUKUA NENU AITNINTI.

EUKUN TAPUETAMUPANT KIE

UIKANISHUAU TAPUETAMUNIPANI...

Dès l'enfance, je me suis senti attiré par la nature, et cet intérêt est toujours demeuré présent. C'est d'ailleurs ce qui a orienté mes premières réalisations photographiques. Puis ce cheminement m'a amené à m'intéresser aux hommes et aux femmes de la forêt. Pendant une dizaine d'années, j'ai donc consacré mes énergies à dresser un portrait de la réalité autochtone en milieu atikamekw et montagnais. Mais la tâche a été longue et délicate. Il n'était pas question d'illustrer quelques scènes sportives et de dire: "Voilà la manière d'un peuple."

Ma démarche photographique s'est plutôt orientée vers une vision intérieure des choses afin de capter l'image réelle de l'être, l'image réelle d'un peuple. Dépasser le regard de l'inconnu, se rapprocher du coeur de l'homme pour saisir le vrai visage.

Afin d'atteindre ce but, j'ai commencé par une approche auprès des communautés pour en arriver progressivement à quelques incursions au sein de ce qui forme la base de ces communautés: le groupe familial. Il m'a fallu apprendre également que la pêche, la cueillette et la chasse ne forment qu'un tout et qu'elles sont les outils d'un peuple luttant pour sa survie. Que la langue, l'éducation, la façon de penser et d'agir, le partage, le rire, l'autonomie, la religion sont autant d'éléments indissociables de cette manière de vivre.

Puis, s'est imposée peu à peu, l'idée de m'attarder davantage dans une même famille et c'est à son contact que le projet a pris naissance. Il s'agit de la famille d'Hélène et de William-Mathieu Mark. Ils vivent à La Romaine, une réserve qu'on nomme en langue montagnaise **UANAMAN-SHIPIT**.

Vivre, c'est à ça que nous confronte ce document de Serge Jauvin. Nous, Blancs, qui vivons dans le sud entourés de nos forêts de béton, avons perdu la signification profonde de la nature, de ses exigences et de ses changements sur les être vivants et pensants.

Nous avons oublié que c'est le passage d'une saison à l'autre qui nous permet de croître et de grandir. Nous avons oublié que la vie passe à travers les saisons, comme les saisons passent à travers la vie.

L'idée de Serge Jauvin de présenter son livre sous forme d'un grand calendrier photographique nous fait revivre les mouvements et les déplacements que les sociétés de chasseurs et de cueilleurs vivaient et vivent encore aujourd'hui.

A travers les activités quotidiennes de la famille Mark, au large comme en forêt, nous prenons conscience de l'importance de chacune de ces activités et de chacun des gestes qui touchent à l'essentiel pour assurer le maintien de la continuité.

En acceptant de s'offrir au regard du photographe, Hélène et William-Mathieu Mark se donnent à nous pour nous apprendre à les connaître et à les comprendre non pas seulement en tant que personnes ou en tant que famille, mais en tant qu'héritiers d'une culture millénaire intensément vivante et actuelle. Ils nous livrent par leur générosité et leur sagesse la substance même de l'énergie vitale qui fait vibrer tout un peuple.

**Denise Gérin-Lajoie**

Editrice

Les animaux et les oiseaux de la forêt s'étaient réunis pour décider du nombre de lunes qu'il y aurait en hiver.

"Dis-nous caribou, combien y aura-t-il de lunes par hiver?"

Ce dernier répondit: "Autant qu'il y a de poils entre mes doigts de pieds!"

"Mais c'est énorme, la neige s'accumulera tellement que tu ne pourras jamais creuser assez pour trouver ta nourriture."

"Et toi castor, le sais-tu?"

"Il devrait y en avoir autant que j'ai de rayures sur ma queue."

"Ce sera trop. S'il y en avait autant que cela, tu resterais pris dans la glace et tes tunnels s'englaceraient."

"Et toi geai gris, que suggères-tu?"

"Autant que le nombre de mes plumes."

"Mais c'est beaucoup trop, dirent-ils; s'il y en avait autant que cela, tes petites branches sèches seraient emportées par le vent et tu n'aurais rien à manger."

"Mais à qui pourrions-nous le demander?"

Soudain, le pic à dos noir étendit les jambes.

"Je crois pour ma part qu'il devrait y avoir six lunes dans un hiver, car j'ai six doigts de pieds."

"D'accord, dirent-ils, c'est le nombre qui convient. Et nous ferons alterner année d'hiver et année d'été."

Les Innu sont très observateurs!  
Certains, vivant plus à l'Ouest, ont observé que les nouveaux venus avaient le visage pâle.  
Alors, ils les ont appelés "HOMMES BLANCS".

Voyant que les BLANCS habitaient dans des maisons faites en bois et que leurs embarcations étaient également de bois, les INNU d'ici les ont appelés "MISTUKUSHU":  
"Les êtres vivant en contact avec le bois."

Le MISTUKUSHU, il a son propre gouvernement et il est toujours à la recherche de l'argent pour son bien ou pour acheter du bois pour construire sa maison.  
Il passe même par le gouvernement pour se procurer de l'argent ou pour réussir sa vie.  
C'est sa façon à lui, MISTUKUSHU, de survivre...

Les INNU de Sept-Iles, quant à eux, ont observé que les BLANCS pratiquaient la pêche à la morue.  
Alors, il leur donnèrent le nom de "KAKUSHEST" qui veut dire "PECHEURS".

Nous avons ainsi appelé les BLANCS selon nos observations!

Le premier nom que le BLANC nous donna était un nom d'animal ou plutôt de cheval.  
Ce nom était "SAUVAGE".  
On nous appela également "INDIENS" et ce nom est encore utilisé aujourd'hui.  
Quant à moi, je n'aime pas qu'on m'appelle "SAUVAGE" ou "INDIEN".

Maintenant, depuis que nous sommes baptisés, on nous désigne sous le nom de "MONTAGNAIS".  
C'est sans doute à cause des grosses montagnes qu'il y a à Sept-Iles!

Et depuis quelque temps, il y en a d'autres qui nous appellent "AMERINDIENS".  
Ils nous donnent tous ces noms selon leur volonté, sans jamais se soucier de notre vrai nom qui est: "INNU".

INNU, c'est notre nom,  
et ce nom nous appartient!  
C'est le nom qui respecte notre façon de vivre.  
Et ce n'est pas le gouvernement qui nous a donné ce nom.  
Ce nom, nous le portons depuis toujours.

Nous, PEUPLE INNU, avons survécu!  
Nous, PEUPLE INNU, n'avons pas de gouvernement.  
Notre survie vient de la forêt et de nous-mêmes...

Il y a d'autres nations qui portent ce nom  
et elles font partie de ce GRAND PEUPLE INNU.

Nous parlons différemment des INNU qui ont des plumes  
mais nous sommes tous INNU.  
C'est seulement le dialecte qui change.

Comme les "INUIT"  
qui portent le nom qui leur convient,  
nous,  
PEUPLE INNU,  
nous voulons qu'on nous désigne  
par notre vrai nom.

Et nous travaillons pour le faire reconnaître.

William-Mathieu Mark

"...Où il y a des montagnes d'or, il y a des banques, des bureaux, des spécialistes, des gouverneurs, des constitutions, des lois, des armées et des prisons pour protéger l'exploitant, souvent blanc et protestant, et punir l'indigène qui oserait dire qu'il est chez-lui et que les richesses sous ses pieds sont à lui..."

"...Mon humiliation de Canadien français n'est rien, d'ailleurs, comparée à celle que l'Indien connaît depuis trois cents ans! Ici, l'Indien est inexistant, fini, mort avec une Histoire qui est celle d'un barbare, d'un tueur, d'un tortionnaire, d'un monstre. Mais il était chez lui; il défendait son territoire, sa femme, ses enfants, ses coutumes. On l'a violé, volé, tué et on nous apprenait à l'école que c'était un bon débarras..."

Félix Leclerc

Biographie de Jacques Bertin, ARLEA.

Hélène raconte:

"Mon grand-père n'a jamais quitté **Kuekuatsheunekapit\***.

Il y restait à l'année longue  
et c'est là que nous vivions.

Il travaillait pour "les messieurs" du club:  
il s'occupait des touristes, je pense.

Il était leur guide à la pêche et  
il salait leur poisson, dans des barils de bois.

Après leur départ,  
c'est lui qui commençait à pêcher.

"Les messieurs" donnaient souvent de la nourriture aux Innu.  
Ils avaient fait un accord avec mon grand-père,  
et lui donnaient de l'argent.

Il a dû signer des papiers.

Comment aurais-je pu voir ce contrat  
et savoir le montant de la location?\*

On ne me l'a jamais dit.

Mon père m'en parlait parfois vaguement.

Mon grand-père devait aussi fendre des billots à la scie de  
long  
et c'est lui-même qui sciait, disait-on.

\* Rivière Coucouthou.

\*\* 150,00\$ par année en 1953

#### **ENFANCE D'HELENE A COUCOUTCOU**

J'ai entendu mon grand-père raconter cela  
et je revois encore sa scie de long, son immense chaudron  
suspendu  
ainsi que tous les outils dont il se servait.

Je m'en souviens très bien.

Mon grand-père était rémunéré.

Cela a cessé dernièrement; ils ne paient plus.\*

Ils ont redonné la rivière aux Innu  
qui en sont redevenus les maîtres.

A **Kuekuatsheunekapit**, il y avait trois ou quatre petites  
maisons.

Mon grand-père les avait construites.

Dans la maison de mon grand-père,  
il n'y avait pas de chambre  
mais il y avait un étage et là, il y avait un lit  
que mon grand-père avait fait lui-même.

Il y avait aussi une fenêtre et une porte.

Pour l'hiver,

nous étions souvent installés au lac **Nenikushkau\*\***.

Parfois, nous nous rendions au lac **Napessunipim \*\*\***

et c'est là que nous passions l'hiver.

\* Depuis 1975

\*\*

\*\*\*

### ENFANCE D'HELENE A COUCOUTCOU

Quand j'ai été plus grande,  
nous partions souvent, en montant,  
là où André campe actuellement.

J'étais habillée comme une Innu.

On m'avait photographiée, une fois  
et on m'avait montré la photo.  
J'avais les cheveux coupés  
et je n'avais pas de couettes.  
Les garçons, eux, avaient la tête complètement rasée.

Nous portions des mocassins en loup-marin  
jusqu'à l'automne.  
Quand le froid prenait, en décembre,  
nous chaussons alors des mocassins en caribou.  
Ce n'est que plus tard que j'ai coiffée la toque perlée.

Vers l'âge de dix ans,  
j'avais un crucifix suspendu à mon cou par un ruban.  
Les autres autour de moi,  
mon père et ma mère, le portaient déjà.

#### **ENFANCE D'HELENE A COUCOUTCHOU**

Je n'ai jamais donné mon crucifix,  
je le porte toujours.  
Dès que je me rends compte  
que je l'ai pas sur moi,  
je me mets à le chercher.  
Parfois, je le prête à Agnès  
quand elle a du mal à dormir.  
Nous avons une grande confiance en notre crucifix.

Je suis très satisfaite de la façon  
dont j'ai été éduquée.  
C'est vrai qu'on m'a frappée parfois,  
mais jamais, mon père, au grand jamais.

Il m'a beaucoup chérie.  
En fait, j'étais la seule fille.  
Mes soeurs qui me précédaient sont mortes en très bas âge,  
Anne et Marie de leur nom.

Quand ma mère se fâchait contre moi,  
il lui arrivait de me frapper.  
Mais je n'avais aucune rancune,  
j'oubliais aussitôt.

#### ENFANCE D'HELENE A COUCOUTCHOU

Je ne faisais pas le bébé  
comme les enfants le font aujourd'hui.  
Quand j'étais petite,  
ce que je préférais,  
c'était de ramasser des branches de sapin  
pour tapisser le sol de la tente.  
J'aimais aussi beaucoup cueillir les graines rouges.\*  
Et quand le lac était gelé,  
j'enveloppais chaudement mon petit frère  
et je le promenais sur sa traîne.  
Il s'appelait Sébastien.

A neuf heures du soir, on nous faisait coucher  
et après la prière,  
on nous disait de dormir.  
Le matin, à notre réveil,  
on nous faisait prier à nouveau;  
souvent ma grand-mère, parfois ma mère.  
Le dimanche matin, à neuf heures,  
il y avait toujours la prière qui était présidée  
par mon grand-père.  
C'était le rassemblement dans la tente  
où nous nous trouvions assis ensemble  
comme nous le sommes en ce moment...

\*

#### ENFANCE D'HELENE A COUCOUTCHOU

Les enfants ne se plaignaient jamais;  
ils obéissaient sans problème.  
Vers l'âge de six ans,  
je suivais ma grand-mère qui allait prier  
en haut de la montagne.  
Il y a là une roche où elle avait coutume de s'asseoir,  
et c'est là qu'elle priait.  
Je l'accompagnais dans sa prière.  
L'été dernier, j'y suis retournée  
pour revoir la roche de ma grand-mère.  
Cette roche usée, où l'on voit encore ses traces  
quand elle était assise toujours à la même place pour prier.  
A l'occasion, mon grand-père y allait également  
et je l'accompagnais lui aussi.

"Tu ne fais que jouer"  
me reprochait parfois ma grand-mère quand j'étais avec elle.  
Et elle allait prier toute seule en haut de la montagne.  
Elle priait pour les trappeurs à l'intérieur des terres  
et pour les familles restées au large.

#### ENFANCE D'HELENE A COUCOUTCHOU

Je n'oublierai jamais la roche de ma grand-mère,  
qui priait pour tous les siens.  
Aujourd'hui encore,  
dès que j'entre à la rivière **Kuekuatsheunekapit**,  
je ressens très vivement le souvenir de ma grand-mère  
qui priait sur sa roche, en haut de la montagne!

Je me souviens qu'une fois, j'ai mangé de la nourriture des  
Blancs.

Des touristes en avaient donné à mon grand-père  
et ma grand-mère m'en a fait goûter.

Ca aurait pu être des oranges  
mais c'était des pêches en conserve:  
j'ai trouvé cela sucré.

J'étais grande comme ma fille Suzie  
que je cuisinais déjà.

Et je boulangeais aussi.  
Tout ce que je sais faire,  
je le tiens de ma mère qui me l'a appris.  
Pendant que ma mère allait bûcher ou chercher les branches  
pour tapisser le sol de la tente,  
moi je faisais le pain.

### ENFANCE D'HELENE A COUCOUTCHOU

Souvent, j'accompagnais ma mère pour aller aux branches  
ou pour bûcher.  
Et parfois, je gardais mes petits frères.

Une fois, j'ai passé un mois avec mes grands-parents,  
Ma mère est restée à **Kuekuatsheunekapit**.  
Mon grand-père et moi, nous sommes montés à La Romaine  
en suivant la côte, pour rejoindre ma grand-mère.

C'est en allant cueillir des graines, là où se trouvent les  
maisons,  
que nous rencontrions les enfants des Blancs.  
C'était jadis rempli de graines rouges,  
de bleuets\* et de chicoutés\*\*  
jusqu'au bord du trottoir.

Nous partions jouer ailleurs sur la rive  
et nous sautions sur les roches.

\*

\*\*

### ENFANCE D'HELENE A COUCOUTCHOU

Parfois, nous allions cueillir des fleurs  
et nous les rassemblions comme un collier de perles.  
Parfois, nous ramassions de grandes pousses d'oyats\*  
que nous prenions plaisir à couper en deux,  
nous exerçant ainsi à nettoyer le poisson.

Nous avions aussi des poupées.  
Elles étaient faites en branches d'épinette rouge  
dont le noeud servait de tête.  
Mon grand-père faisait ma poupée.  
Je jouais à la coucher dans le hamac  
et je la balançais.  
Je cousais une enveloppe de toile  
dans laquelle je l'emmitouflais,  
en imitant ma mère.

Quand arrivait le printemps,  
Liza me montrait à  
confectionner des bottes.  
Elle nous accompagnait toujours quand nous partions à terre.  
L'automne venu,  
j'apprenais à faire des mocassins et à tailler la babiche.

L'hiver annoncé, ma grand-mère m'enseignait  
à faire des raquettes.

\*

### ENFANCE D'HELENE A COUCOUTCHOU

A cette époque, les enfants travaillaient beaucoup.  
Je n'arrêtais jamais d'apprendre  
et je m'initiais à toutes sortes de choses.

J'aidais ma grand-mère dès que je la savais revenue.  
J'allais la voir et je faisais la cuisine pour elle.  
Je lui faisais du pain,  
en échange de quoi elle me donnait à manger.

La première fois que je suis allée à Sept-Iles,\*  
je n'ai pas aimé ça du tout.  
Nous passions l'hiver là-bas;  
il n'était pas question de revenir à La Romaine.  
Nous étions plusieurs:  
avec moi, il y avait Anne, la défunte Liza,  
Cécile, Charlotte, William-Pierre, Joséphis,  
Louis et le jeune Alexandre.  
Nous n'avions aucune amie parmi les filles de Sept-Iles.

\* Août 1950 - Hélène a 16 ans

## ENFANCE D'HELENE A COUCOUTCHOU

Nous devions nous débarrasser de nos vêtements habituels  
mais moi, je gardais le foulard sur la tête.

Nous formions un groupe fermé  
et nous nous tenions ensemble pour aller à l'école.  
Nous étions cependant séparées dans différentes maisons  
où des familles nous gardaient.  
Nous étions mal à l'aise dans nos nouveaux vêtements.  
Bien habillées,  
mais tellement différentes!  
Et c'était la première fois  
que nous portions des souliers.

A Sept-Iles, j'étais mélancolique.

Un jour, j'ai vu ma photo.  
"On te la donnera" m'a-t-on dit.  
Je ne l'ai jamais revue.

Nous restions une année complète  
et dès notre retour,\*  
nous nous empressions de remettre nos vêtements coutumiers.

\* Juin 1951

## MARIAGE D'HELENE

"Tu vas te marier" me dit mon père.

"Je ne peux plus te garder,  
tu as déjà déjà dix-sept ans."

J'ai mis du temps à accepter de me marier  
car je me demandais où j'irais habiter,  
me rendant bien compte que nous étions trop nombreux,  
j'ai fini par accepter.

On m'a dit d'épouser William.

"Il n'est pas paresseux, marie-le" m'avait dit mon frère  
André.

De fait, William était vaillant,  
c'est pour cela que j'ai accepté.

Alors je suis partie signer les formules.

J'accompagnais mon père  
et Marie St-Onge interprétait.

On dansa au mariage.\*

J'étais bien gênée avec lui quand je me suis mariée;  
j'en avais même peur!

J'avais peur de coucher avec lui,  
nous ne nous étions même jamais parlé.

\* 31 juillet 1952

MARIAGE D'HELENE

Trois nuits durant,  
je ne l'ai pas touché.  
Dans le lit, nous étions à bonne distance l'un de l'autre.  
Puis on a beaucoup échangé.  
Je m'épris très tôt de William;  
l'amour ne tarderait pas!

Le premier dimanche suivant notre mariage,  
William m'a montré le livre de prière.  
Et chaque soir, étendus dans la tente,  
il m'enseignait et nous faisons la prière.

Je ne me faisais pas servir par les autres;  
tout mon travail, je l'exécutais moi-même.  
Je confectionnais des mocassins  
et j'en cousais pour William.

### **MARIAGE D'HELENE**

Et lui, William, savait aussi tout faire;  
il ne dépendait pas des autres.  
Il savait mettre le castor sur le fût pour l'étendre

et de même pour le loup-marin.  
Et William m'aidait quand  
je grattais la peau de loup-marin  
pour la débarrasser de son poil.  
Nous avons nos propres affaires,  
et notre peau de loup-marin.

Je ne refusais aucun travail qui m'étais demandé.  
J'aidais toujours ma mère à faire ses mocassins  
et c'est moi qui cousais ceux de mon père  
et de mon grand-père.  
On découpait pour moi des patrons  
dont je me servais pour confectionner des mocassins de la  
bonne taille.

William partait souvent en canot.  
A chacun de ses départs, j'avais déjà très hâte à son  
retour...

### **MARIAGE D'HELENE**

Lui aussi m'estimait beaucoup.  
Nous partagions ensemble le travail  
pour coudre des petits sacs de farine;

les gros sacs de cent livres\* étaient trop lourds  
à transporter.

J'avais toutes sortes de travaux à accomplir:  
j'allais faire la lessive l'autre bord de la rivière  
et je revenais faire la cuisine dans ma tente.  
Ensuite, j'allais voir ma mère.  
Parfois, j'accompagnais William à la pêche.  
Je remplissais mes journées  
en allant cueillir des branches de sapin  
pour renouveler le sol de notre tente.

Au moment de partir pour l'intérieur des terres,  
on commença alors à s'aimer.

William chargeait les bagages dans le canot et nous  
partions.

Arrivés au portage, nous transportions les bagages à dos.

\* 45.4 kg

### **MARIAGE D'HELENE**

Après le portage,  
c'était le temps de faire du thé,\*  
puis, nous repartions en canot.

Nous campions avec les autres Innu.

Le lendemain matin,

nous partions en canot pour la Pointe de sable.  
Là, il y a un autre portage.  
J'aidais toujours William  
à transporter notre farine et tout notre matériel.  
Les bagages rendus à l'autre bout du portage,  
nous prenions de nouveau le canot  
jusqu'à l'endroit où coule la rivière  
entre deux mornes de pierre.  
Là, le portage s'appelle **Ushiashipishtan**,  
et c'est en haut de ce portage que nous campions.  
Nous étions les premiers à arriver là.  
Le groupe de mon père suivait loin en arrière...

\* Faire du thé veut dire collationner.

### **MARIAGE D'HELENE**

Le lendemain, dès l'aube,  
William transportait nos bagages dans le portage  
mais cette fois, je ne l'accompagnais pas.  
J'allais plutôt ramasser des graines rouges,  
avec tout un groupe.  
A mon retour, je faisais des confitures et je mangeais.  
William, lui, revenait à la brunante.  
Le lendemain, nous partions à nouveau en canot  
et nous suivions la rivière.

William et moi partagions le travail.  
Je m'occupais de ramasser des branches de sapin  
et lui, dressais les piquets de la tente.  
Je plaçais les branches dans la tente et  
j'y rentrais tous nos effets.  
Une fois ce travail terminé,  
je préparais du thé et je faisais le souper pour William.  
Nous mangions ensemble.  
Dans la soirée, j'allais veiller chez ma mère  
et parfois ailleurs.  
William, de son côté, partait en visite également.

### **MARIAGE D'HELENE**

Et de nouveau, le lendemain matin,  
c'était le départ en canot en suivant la rivière.  
A mi-chemin, nous arrêtons pour faire du thé.  
Plus tard, nous nous arrêtons pour camper.

William prenait toujours un porc-épic,  
parfois, même deux.  
Nous avons notre chien qui était indispensable;  
"La queue coupée", tel était son nom

Il tendait souvent des collets à lièvre  
ou chassait la perdrix.  
Moi, je brûlais les aiguilles du porc-épic

et je faisais ensuite rôtir l'animal près du poêle de tôle.  
Le soir, c'était la cuisson  
et le matin, avant de se mettre en route,  
nous en mangions pour déjeuner.

Nous dressions parfois nos tentes à la tombée de la nuit.

### MARIAGE D'HELENE

Nous arrêtions toujours la marche le dimanche.  
Mon grand-père présidait la prière  
et ensuite on allait soit à la perdrix, soit au porc-épic.  
William allait souvent au porc-épic.

Le lendemain, après le transport des bagages,  
je partais bûcher et trouver du bois de chauffage.  
Ensuite, il fallait le fendre sans autre délai.  
Après tout cela, c'était le moment de faire le pain.  
Je cuisais la banique\* dans le sable  
et je prévoyais en faire suffisamment  
pour toute une journée d'avance.  
Mais arrivée à l'autre campement,  
je commençais par faire à nouveau du pain...  
Je cuisais la pâte enveloppée dans du bouleau,  
selon notre recette habituelle.

Puis nous arrivions à l'intérieur des terres.  
C'était loin...

\* banique: pain des Innu

### MARIAGE D'HELENE

Nous nous établissions à la rivière **Neshekau-Shipit\***  
qui se jette dans la rivière **Atuakamain Shipu\*\***.  
Mon père était du groupe.  
C'était notre place,  
je n'aimais guère un autre endroit que celui-là.

Une fois rendu là, William nous quittait  
pour aller visiter d'autres groupes à la rivière **Atuakamain  
Shipu\*\***  
et en profitait pour aller voir sa grand-mère.  
Après sa tournée,  
William accompagnait un groupe de chasseurs pour aller à la  
recherche de caribou.  
Ils en prenaient mais leur absence  
me semblait très longue...  
Ils partaient nombreux  
et ils revenaient toujours avec un bon nombre de caribous.  
Alors je me mettais au travail.  
J'enlevais la viande qui restait sur la peau,  
je grattais les poils,  
je faisais sécher la viande,

j'en réduisais une partie en poudre.  
Une fois la peau bien nette et tous les poils enlevés,  
je l'étendais soigneusement dehors.

\* La Petite rivière

\*\* Rivière Mécatina

### MARIAGE D'HELENE

Je coupais aussi la babiche,  
je laçais les raquettes,  
je fumais la peau  
et je faisais des mocassins.  
Et aussi une paire pour William.

Je ne me faisais pas servir par ma mère,  
je faisais toujours la cuisine moi-même.  
Et quand j'allais ramasser des graines,  
William ne m'accompagnait pas.

Il allait par-ci, par-là  
et avait tué un ours.  
Ma grand-mère dépeçait l'ours  
aidée par ma mère, Philomène et moi.  
J'observais leur façon de travailler  
et j'apprenais comment dépecer un ours.  
On faisait alors des saucisses.  
Ma grand-mère les faisait fûmer.  
Nous préparions aussi la graisse d'ours  
en la faisant fondre.  
Et je ne cessais jamais de les regarder faire...  
J'apprenais ainsi les recettes pour préparer la viande

d'ours.

### MARIAGE D'HELENE

Lorsque William partait pour plusieurs jours,  
je passais alors la nuit chez ma mère,  
mais je ne négligeais pas d'entretenir le poêle de ma tente  
pour qu'elle reste bien chaude.

Quand William partait camper,  
toutes mes pensées le suivaient  
et j'avais grande hâte à son retour.  
"Qu'il revienne sans tarder" me disais-je.  
A son retour, j'étais vraiment très heureuse!  
Malgré ma hâte de le revoir,  
je ne l'accompagnais pas le lendemain,  
quand il allait voir ses pièges.  
Je m'occupais de mes travaux à l'intérieur de la tente.

Quand William revenait avec un porc-épic,  
je brûlais d'abord les aiguilles  
puis je le faisais bouillir.  
Une fois le porc-épic tranché, j'en gardais un morceau pour  
moi  
et j'allais ensuite en porter à ma mère pour le partager.  
On partageait toujours la nourriture à cette époque.

## MARIAGE D'HELENE

Parfois j'allais à la perdrix.  
Je me promenais par-ci, par-là et  
je tendais des collets à lièvre.  
Je ne m'éloignais pas beaucoup.  
Parfois j'allais visiter les familles des autres tentes.  
Je ne manquais pas une occasion de partir en visite.  
Je n'aimais pas rester oisive.  
D'autres fois, je partais tout seule  
et je faisais le tour des collets de mon père.

Dans la matinée, nous partions halier du bois de chauffage  
que nous ramenions sur nos traîneaux.  
J'étais du groupe et j'avais ma charge, moi aussi.  
De retour à nos tentes,  
il fallait fendre le bois.  
Je travaillais pour qu'il y en ait suffisamment  
pour une journée entière,  
car les nuits étaient froides et  
je chauffais le poêle toute la nuit.  
Le bois de chauffage nous occupait tous les jours.

## MARIAGE D'HELENE

Parfois nous faisons provisions de branches de sapin en prévision des journées de mauvais temps.

L'automne passé, nous revenions vers le large en tirant nos toboggans chargés de bagages. Je tirais mon toboggan chargé de mes effets et de ma machine à coudre. William lui traînait son canot et la farine.

Nous nous aimions déjà beaucoup. Il n'y avait jamais eu le moindre désaccord entre nous. Il ne m'a jamais quitté pendant tout le trajet. C'est souvent lui qui marchait en avant. Quand on s'arrêtait pour faire du thé, on rôtissait de la viande de caribou. Parfois, c'était de la viande réduite en poudre que nous mangions. Nous n'étions que deux et nous avions amplement de provisions. Et nous avons toujours notre propre tente.

## MARIAGE D'HELENE

Arrivés au sortir des terres,  
nous nous établissions à l'embouchure  
de la rivière **Kuekuatsheunekapit\***.

C'était habituellement au lac **Pmetshakamat\*\*** que nous  
campions,  
pour le restant de l'année.

Nous avions notre propre tente  
et voilà que nous nous aimions pour vrai.

Et dès le début du printemps,  
on ramolissait la neige durcie par la chaleur de la tente,  
on renchaussait le contour  
et on renouvelait le tapis de sapin.

Au cours du printemps,  
on changeait à nouveau de place.

C'était au bout du portage, à l'embouchure de la rivière,  
et on dressait la tente là où il y avait de la neige.

Après un certain temps, on déménageait encore  
pour aller à l'endroit appelé **Tshipai Ministuk\*\*\***.

Cette île s'appelle ainsi parce que, jadis,  
plusieurs corps de bébés y ont été enterrés.

Nous étions sur la partie élevée de l'île.

\* Rivière Coucouchou

\*\*

\*\*\* L'île des défunts.

### MARIAGE D'HELENE

Nous étions réunis,  
ma mère, ma grand-mère Marguerite et moi.

William, lui, partait avec d'autres pour la chasse au rat musqué.

Je trouvais donc qu'ils restaient longtemps.

C'était notre place habituelle  
jusqu'au premier juin de chaque année,  
date où nous nous mettions en route pour La Romaine.

Nous partions en chaloupe à moteur,  
nous longions la côte,  
prenions une collation  
et débarquions à La Romaine.

Nous avions pris la précaution d'emporter avec nous  
une provision de branches de sapin  
ainsi que les piquets pour notre tente.

En arrivant à La Romaine, j'allais chez ma mère  
et le dix-huit du même mois naissait Adéline (18 juin 1953).

#### **NAISSANCE D'ADELINE**

Quatre sages-femmes prenaient soin de moi.  
Mes deux grands-mères,  
ainsi que Marguerite et ma mère.

Mon grand-père, lui, était en prière pour moi.

L'accouchement s'est passé rapidement, sans aucune difficulté pendant que ma grand-mère priait en me veillant...

C'est dans la petite église dressée sur la pointe, là où se trouve maintenant installé le magasin de Calixte Marcoux, qu'Adéline a été baptisée."

Hélène raconte à Adéline:

"Je n'avais pas encore ma propre tente; ce n'est qu'au milieu de l'été que nous nous sommes installés à part.

Pendant mon sommeil, on veillait sur moi pour que je ne t'étouffe pas.

Tu étais vraiment chérie par ta grand-mère et ton grand-père.

Il arrivait parfois que ta grand-mère te change de place, et à mon réveil, je te cherchais... et te trouvais ailleurs!

### **NAISSANCE D'ADELINE**

Durant la nuit, quand tu ne dormais pas, c'est ton père qui veillait sur toi pendant que moi je dormais.

Moi je te donnais seulement le sein,

mais lui te changeait de couches.  
Tu étais toute petite.  
Rien ne me dérangeait pendant que je te nourrissais,  
à l'exception de la truite.  
Après en avoir mangé,  
tu pleurais beaucoup.  
Alors je me suis privée de truite  
et tu n'as plus jamais été malade.

Je te soignais de mon mieux.  
Pour que tu ne sois pas dérangée quand je mangeais du  
poisson  
et que tu puisses mieux digérer,  
je te donnais un peu de graisse sur de l'eau bouillie.

Tu étais si petite  
et tellement aimée!

Tu as eu le temps de grandir un peu  
et nous sommes partis pour remonter les rivières.

### **NAISSANCE D'ADELINE**

Au moment de partir,  
je ne savais pas comment t'envelopper pour que tu n'aies  
pas froid.  
Je t'ai enveloppée dans quantité de langes,  
je craignais tellement que tu aies froid.  
Je n'avais aucune notion de la manière d'envelopper un bébé

pour un voyage en canot.  
Ma mère ne me l'avait pas expliqué.  
"Tu l'envelopperas comme il faut!" m'avait-elle simplement dit.  
Alors j'ai fait moi-même une enveloppe en toile pour bébé et en plus, je t'ai enveloppée dans une chaude couverture.  
Nous partions pour **Kuekuatsheunekapit**,  
et tu n'arrêtais pas de pleurer.  
Je ne savais plus quoi faire pour te consoler,  
jusqu'au moment où ton père se fâcha  
car tes pleurs le mettaient hors de lui.  
Alors, je te donnai le sein que tu refusas.  
Je ne me rendais pas compte que tu avais si chaud,  
parce que tu étais beaucoup trop chaudement habillée.  
Nous arrivons à un portage  
où il y a beaucoup de monde;  
tu es en pleine crise de larmes.

### **NAISSANCE D'ADELINE**

Lisette et aussi Ishkue, la grand-mère de ton père  
te prennent dans leurs bras.  
On dresse un abri de toile  
et on te change.  
Tu es toute en transpiration,  
ta tête est toute mouillée.  
Tu gémis, tu es épuisée de pleurer,  
tu pleures sans cesse.

Tu es toute mouillée de transpiration.  
Après avoir un peu dormi, tu t'éveilles  
et alors je peux te nourrir.  
On te change de linge  
et aussi de jaquette.  
Tu ne pleures plus.  
Alors Lisette m'enseigne comment t'habiller.

Nous restons chez Joseph  
et dorénavant, tu es moins habillée.  
Je peux alors te quitter  
pour aider au transport des bagages.  
Je te dépose dans un hamac entre deux arbres,  
pendant que grand-mère Ishkue prend soin de toi.  
Je peux ainsi aider ton père à porter.

### **NAISSANCE D'ADELINE**

Mais, pendant le transport, je ne te quitte plus.  
On ne quitte jamais un enfant que l'on nourrit au sein.

Joseph me fournit en bois de chauffage et  
parfois, c'est au tour de Lisette.  
Lisette était très attentive à mon égard  
et avait toujours peur que tu pleures.  
Parfois j'allais moi-même bûcher,  
mais tu te mettais à pleurer quand je te laissais.  
Comme nourriture, tu ne prenais rien d'autre que le lait  
maternel.

Mais quand tu as grandi, j'ai commencé à te donner du bouillon de perdrix que j'épaississais avec de la farine, et que je faisais cuire dans des boîtes de poudre-à-pâte. J'écrasais bien le tout et je te donnais à manger ce que j'avais ainsi préparé. Et, grandissant encore, tu mangeais de la perdrix et du lièvre.

Nous sommes restés une année entière en forêt et quand nous sommes sortis vers la rivière, tu étais déjà grande.

### NAISSANCE D'ADELINE

Mais la séparation devait arriver. Je t'ai amenée avec moi, par bateau, jusqu'à Sept-Iles. Marie St-Onge nous accompagnait. A Sept-Iles, je t'ai quittée et Marie St-Onge s'occupa de toi. Quant à moi, on m'a conduite au sanatorium de Gaspé. J'y suis restée environ trois mois. A mon retour, l'avion me déposa à la rivière **Olamen\*** et là, ton père m'attendait. J'ai dû te laisser à Sept-Iles et

il a fallu attendre le mois de juin  
pour qu'on te ramène.  
Tu avais grandi et tu marchais déjà.

Puis nous sommes repartis pour le bois.  
Agnès y est née.

\*

### NAISSANCE DES AUTRES ENFANTS

C'est au lac **Nenikuskast** qu'elle a vu le jour.  
C'était le jour de l'an,  
le trente et un décembre passé minuit (1er janvier 1955).

J'étais allée chez ma mère,  
et c'est dans sa tente que j'ai accouché.  
Après sa naissance,  
ton père est descendu au large\*  
afin d'aller chercher des provisions.  
A son retour, nous avons repris notre tente.

Trois jour après sa naissance,  
mon grand-père procéda à l'ondolement:  
"Je lui donne le nom d'Agnès" dit-il.

Tant qu'un enfant n'est pas ondoyé,  
il fait des cauchemars.  
Après l'ondolement et les prières,  
l'enfant dort paisiblement,  
et il n'est pas malade.

\* "au large" signifie la côte

### NAISSANCE DES AUTRES ENFANTS

Et pour le retour,  
au cortège des traînes  
qui se suivent sur la glace du printemps,  
je trainais Agnès.  
Je la nourrissais au sein,  
sans lui donner d'autre nourriture.

A l'âge de six mois,  
je lui préparais une recette  
à base de farine bouillie et écrasée.  
Mais devenue plus grande, elle mangeait de tout:  
du poisson, de la moyak\*, etc.  
Et en voyage,  
du bouillon de perdrix ou du lièvre.  
J'ai nourri Agnès au sein durant un an.

Dans le temps, on faisait soi-même la tétine du bébé.

On graissait un peu de mie de pain  
qu'on enveloppait dans du coton blanc.  
Et durant le trajet, on lui donnait sa tétine  
pour l'empêcher de pleurnicher.  
Agnès était une pleurnicheuse quand elle était petite.

\* Eider commun

### **NAISSANCE DES AUTRES ENFANTS**

Habituellement, un enfant ne pleure pas quand il a sa tétine.

Je préparais le bouillon de farine que je donnais à Agnès au biberon.

Mais pour toi, Adéline, c'était toujours à la petite cuillère que je te nourrissais.

Jusqu'au moment où tu fus assez grande pour te servir toi-même de la cuillère.

Ensuite, je donnais à Agnès des tétines achetées au magasin.

J'emmenais alors avec moi quantité de tétines et de biberons pour passer l'hiver dans le bois.

Là-bas, je leur donnais le bouillon de farine et je les nourrissais au sein.

Sur le chemin du retour,  
alors que l'on faisait du feu,  
je réchauffais ce bouillon,  
remplissais les biberons  
et je nourrissais les enfants.

Aucun pleur.

### NAISSANCE DES AUTRES ENFANTS

Ensuite est née ma fille Marcelle (Née le 19 mai 1957).  
Je l'ai nourrie au sein également  
mais elle en est devenue malade.  
Je ne lui avais pas donné d'autre lait que le mien.  
Elle est morte à l'âge de six mois,  
là, à l'embouchure de la rivière **Kuekuatsheunekapit**  
(Décédée à la mi-novembre 1957).  
Elle avait eu des coliques.  
Je n'ai pas eu de peine trop longtemps.  
Il n'est pas bon de pleurer un jeune enfant, dit-on.  
Je n'en ai ressenti le choc que durant une semaine.

Agnès avait déjà grandi  
et commençait à marcher.  
Après avoir eu trois filles,  
j'ai eu un garçon.  
Il s'appelait Jean-Guy (Né le 24 août 1958).  
Je l'ai nourri comme les autres  
mais il fut hospitalisé (Décédé le 24 mars 1959).  
C'est le premier à qui j'avais donné du lait de vache.  
Mes seins ne donnaient plus de lait.  
Je les ai frictionnés avec de la gomme de sapin  
et de l'eau salée.

### NAISSANCE DES AUTRES ENFANTS

Ce fut ensuite la naissance de Philippe (5 juin 1960).

Je l'ai aussi nourri au sein.

Il était continuellement malade  
et nous l'avons toujours soigné.

Dès qu'il fut assez grand,

je l'ai nourri au gibier

que je prenais soin d'écraser.

Ensuite, je lui donnais la tétée.

Lui, il mangeait de la moyak

et du coeur de gibier mélangé au bouillon de farine.

Je pouvais le quitter quand je voulais.

Il était capable de manger

et pouvait boire de l'eau

Ensuite, ce fut la naissance de Marie-Paule (29 juin 1962).

C'est la première que je n'ai pas nourrie au sein:

seulement du lait de vache

et des aliments pour bébés.

Toute petite, elle partait avec nous pour remonter les  
rivières.

J'emportais la première grosse provision de toutes sortes  
d'aliments pour bébés.

Je n'en ai pas manqué

et personne ne fut malade pendant notre séjour.

## NAISSANCE DES AUTRES ENFANTS

Cette année là, nous sommes sortis le 16 décembre,  
à l'approche de Noël.

Nous avons laissé ton père revenir avec les autres en tirant  
leur traîne,

et nous sommes revenus en avion.

Il y avait Auashish, mon frère David maintenant décédé  
et mes autres enfants,

sauf Adéline qui était au pensionnat de Sept-Iles.

Vint alors la naissance de Marie-Anna (30 mai 1963)

que j'ai nourrie seulement au lait de vache

et que je n'ai pas emmenée dans le bois.

Le dernier départ remonte à la naissance de Marie-Paule.

Ce fut vraiment la nouvelle habitude du lait de vache.

Après Marie-Anna,

vint au monde Réjeanne. (10 février 1966)

Je suis ensuite restée un bout de temps

sans avoir de grossesse:

peut-être trois ou quatre ans.

Puis ce fut la naissance de mon fils Henry, (4 août 1969).

Comme Réjeanne, je l'ai nourri au lait de vache.

## NAISSANCE DES AUTRES ENFANTS

A la naissance de Geneviève (9 septembre 1971),  
l'habitude était prise pour le lait de vache seulement.  
Ce fut alors le même régime alimentaire  
pour mes deux derniers enfants,  
Suzie (10 avril 1973)  
et Annikuni (19 mai 1975).

C'était seulement du lait de vache.  
Je savais que nous n'en manquerions pas car  
nous ne partions plus en forêt.  
J'attendais que mes enfants grandissent  
pour reprendre plus tard nos déplacements vers l'intérieur  
des terres.

Je viens de reprendre les séjours en forêt,  
pour y passer l'automne,  
maintenant que mes enfants et petits-enfants sont déjà  
grands.

A l'âge qu'ils ont maintenant,  
je me sens en sécurité pour eux.  
A un moment donné,  
j'étais devenue très craintive  
qu'ils tombent malades dans le bois.

## NAISSANCE DES AUTRES ENFANTS

L'absence de l'infirmière en forêt  
m'a rendue craintive  
et j'ai préféré attendre qu'ils grandissent.

Les maladies dont ils ont souffert  
sont dues au changement de régime alimentaire  
et au lait de vache.

Dans le bois, je ne pouvais garder  
les nouvelles habitudes prises au large,  
et j'ai perdu confiance en moi.  
Je m'imaginai que je ne pouvais plus les soigner..."

### **STEVE ET AMELEE**

Hélène raconte:

"Mes petits-enfants, dont j'ai la garde,

se jaloussent  
pour savoir qu'elle est ma préférence entre les deux.  
Si je gâte Steve, le fils d'Agnès,  
Amédée, le fils d'Adéline, est mécontent.  
Et parfois, c'est au tour de Steve de rouspéter  
parce que je gâte Amédée.  
Chacun pense probablement que je ne l'aime pas,  
alors que j'aime tous mes petits-enfants.

Je déteste que l'on frappe mes petits-fils  
Steve et Amédée.  
C'est comme si je recevais un choc au coeur.  
Si leurs pères avaient survécu,  
je ne les aurais ni gardés ni gâtés.  
"Gardons-les" m'a dit William,  
ils resteront en contact avec leur grand-mère Marie-Josette  
et leur grand-père Dominique  
et chacun se souviendra ainsi de son père.

### LE SAUMON

William raconte:

" Le poisson était là pour la survie de l'Innu,  
qui vivait auparavant à l'intérieur des terres.  
Il y avait toujours du saumon en abondance,  
particulièrement à la rivière **Aitmamiu**.\*

Vers le mois de juin,  
revenant du large, il montait les rivières  
vers l'intérieur des terres.  
C'est lui le premier qui montait  
et qui empruntait le chemin des Innu.  
Le saumon prenait de l'avance  
pour se mettre à la portée de l'Innu,  
et être ainsi toujours bon à manger.

\* Rivière Etamamiu

### **LE SAUMON**

Il ne rencontrait aucun obstacle  
jusqu'au moment où il croisait l'Innu,  
prêt qu'il était alors à être mangé.

L'Innu a connu ce temps où le saumon ne remontait par les  
rivières.

Il aurait pû s'en faire des provisions  
mais il ne pouvait le conserver longtemps.

Alors, il s'est adressé au maître du poisson,  
qui s'appelle **Mistnak**,  
lui demandant que le saumon remonte les rivières.  
Il remonterait tant qu'il n'y aurait pas de chutes  
trop abruptes qui l'empêcheraient d'aller plus loin.  
"Pars en avance, dit-il, rends-toi là où j'irai,  
précède-moi".  
A cet endroit vit le touladi, qui est comparable au saumon  
par sa force et qui est très bon à manger.

L'Innu n'a pas fait cette demande pour la morue!

### LE SAUMON

Il a été donné aux Innu de vivre dans le bois  
et l'héritage des Blancs, c'est la morue au large.  
L'Innu ne se préoccupe absolument pas du moindre problème  
pour tout ce qui touche le large,  
même encore aujourd'hui.  
Même s'il n'y a pas de contrat,  
c'est scellé dans la mémoire de l'Innu.  
Tout cela est inoubliable.

Mais cette entente n'est plus respectée  
à cause des lois sur papier,

qui n'ont aucune valeur pour nous.

Les Blancs prétendent:

"Il y a quelque chose qui fait tort au saumon.

Le sable à l'endroit du frai n'est pas bon.

C'est pour cela qu'il n'y a plus de saumon,  
le saumon veut quitter la rivière."

Ce n'est pas le sable.

Comment le saumon pourrait-il ne pas être satisfait du  
sable?

Il y est habitué.

### LE SAUMON

Comme tout animal, le saumon  
n'abandonne pas le milieu de vie qu'il connaît,  
qu'il aime et qui contient  
la nourriture dont il a besoin.  
Tous les animaux ont leur territoire,  
le caribou aussi.  
On le retrouve en hiver,  
là où il aime manger du lichen.  
Et la perdrix, qui a le goût du sapin,  
on la retrouve là où il y a du sapin.  
Elle connaît la nourriture qui lui convient  
et chaque année, on la retrouve au même endroit.

Même chose pour le porc-épic.  
Mais il y a peut-être une raison qui expliquerait l'absence  
du saumon à certains moments.  
C'est ainsi pour tous les animaux.  
Parfois, ils disparaissent  
et plus tard, ils refont surface.  
Aucune trace d'eux pendant un certain temps.  
L'animal qui s'était éloigné et semblait disparu,  
revient sans qu'on s'en rende compte.

### LE SAUMON

Après avoir quitté son territoire,  
voici que l'animal s'y trouve en abondance.  
C'est le même phénomène pour le saumon.  
Et ce n'est pas par dégoût de quelque chose.  
Il connaît ce qui est bon pour lui,  
et lui aussi a ses goûts particuliers.

De plus, la neige joue un rôle important  
pour faire pousser la végétation.  
S'il ne neigeait ni ne pleuvait,  
ce serait la sécheresse  
et rien ne pousserait.  
Grâce à la neige et la pluie,  
le saumon peut grandir  
et y trouver sa respiration.  
Cette neige et cette pluie

ne font pas tort à l'animal.

Il y a une connivence entre les animaux et l'Innu.

### LE SAUMON

Et les animaux qui nourrissent l'Innu  
se mettent à sa portée.

L'Innu arrivera en canot pour rejoindre le saumon  
et sa nourriture sera très variée.

Nous aussi, au large, notre nourriture change.

Nos achats se font parfois chez Calixte Marcoux  
et des fois chez Henry Jenniss.

Mais l'Innu, dans la forêt, n'utilise pas d'argent;  
il ne connaît plus le signe de piastre (\$).

Sa vie est intacte, ronde,  
parfaitement ronde comme le soleil.

L'Innu peut parler aux maîtres des animaux,  
de qui il reçoit les avis pertinents.

S'il s'était nourri n'importe comment,  
son "soleil" aurait été différent.

L'Innu est renseigné par le maître du caribou lui-même  
qui lui indique son territoire.

### LE SAUMON

"C'est là-bas que vous me verrez."

Ou encore:

"C'est sur mon autre terrain que vous me verrez."

Exactement comme Jésus avait prédit à ses disciples:

"C'est en Galilée que vous me verrez."

Jadis, Jésus et **Papakassik**, le maître des animaux, avaient dit exactement la même chose.

Mais maintenant,  
il n'y a plus que l'argent qui compte.  
Ce signe de piastre (\$),  
importé par le Blanc,  
et qui se répand partout,  
même à l'église.  
Mais pour nous,  
dans notre religion,  
il n'y a aucun signe de piastre.

Nous sommes nourris par le même Dieu,  
mais Il nous a mis un peu à part des autres.  
Il a veillé à la séparation des peuples,  
chacun avec sa propre langue,

de façon à ce qu'ils ne soient pas trop nombreux  
à se partager la nourriture pour survivre.

### LE SAUMON

L'Innu, partant pour l'intérieur des terres,  
allait rejoindre le saumon qui l'avait précédé.  
Ne possédant aucun outil électrique,  
il faisait manuellement tous les instruments  
dont il avait besoin pour chasser et prendre le saumon.

Jadis, l'Innu ne faisait pas beaucoup usage du filet.  
Il en avait un, mais il le ménageait,  
de peur qu'il ne soit brisé par le saumon.  
Il préférait le garder pour le poisson de l'intérieur des  
terres.

Pour la pêche au saumon,  
il se fabriquait plutôt un harpon.  
Et la prise du saumon se faisait la nuit  
à l'aide de torches flamboyantes.  
Il ne commençait pas de bonne heure car  
il ne préparait ses harpons  
qu'à la fin de l'après-midi.  
Quand les lances étaient faites, la nuit était prise.

## LE SAUMON

L'Innu connaissait le moment où le saumon  
est plus calme  
et s'arrête de bouger.

En plein jour,  
il est en eau profonde.

Au crépuscule,  
il est à la recherche de sa nourriture,  
il bouge beaucoup  
et ne reste pas en place.

Rassasié,  
il remonte, puis s'arrête.

A la tombée de la nuit,  
vers dix heures du soir,  
il bouge beaucoup moins,  
et durant la nuit,  
il reste bien tranquille.

Dès l'aurore,  
il repart en eau profonde.

Donc, la nuit venue, l'Innu harponnait le saumon  
après avoir allumé de l'écorce de bouleau ficelée  
au bout d'une perche.

Parfois, c'étaient les anciens qui faisaient les harpons.  
S'il y avait deux vieux,  
l'un embarquait dans le canot  
et l'autre restait au campement.

## LE SAUMON

Au harponnage suivant,  
c'était au tour de l'autre de partir en canot,  
même si l'on avait été chanceux avec le premier.  
Et si l'on avait été malchanceux,  
alors les deux anciens accompagnaient les harponneurs.  
Eux ne touchaient pas au poisson,  
mais quand les vieux étaient présents,  
on faisait de bonnes prises.  
L'Innu mangeait tout le saumon qu'il prenait.  
Arrivé à un autre campement,  
il harponnait encore de la même façon.  
Tous les soirs,  
il harponnait le saumon qu'il avait rejoint.  
Mais il ne prenait pas tout le saumon qu'il voyait,  
conscient qu'il ne pourrait pas le conserver longtemps.  
Il n'en prenait que selon ses besoins.  
Mais au cours de l'automne,  
le saumon s'offrait à lui davantage,  
car il pouvait être conservé plus longtemps.  
Et il en prenait raisonnablement,  
sans aucun gaspillage,  
juste en quantité suffisante pour sa famille.

## LE SAUMON

Vient alors le temps du frai  
et c'est là où la rivière est la moins profonde  
que le saumon s'arrête pour frayer  
et y déposer ses oeufs en quantité innombrable.

Certains saumons remontent très loin la rivière  
tandis que d'autres sont arrêtés par les plus hautes chutes.  
Ceux qui peuvent monter plus loin  
arrivent sur le territoire du caribou.

On y trouvait également  
de la touladi\*  
et du poisson blanc qui, tous deux, se conservent bien.

Aujourd'hui, on a cessé d'harponner le saumon  
mais si nous remontions encore les rivières en canot,  
nous continuerions, bien sûr..."

\* truite grise

### LES INNU ONT BEAUCOUP CHANGE

William raconte:

"Les enfants ne sont pas du tout les mêmes qu'autrefois.  
Il n'y a pas un seul enfant d'aujourd'hui qui ressemble aux  
enfants d'autrefois.  
Nous autres aussi, nous avons tellement évolué.  
Tout bouge maintenant!  
C'est un très grand changement avec les façons de faire  
d'autrefois.  
Moi-même, j'ai beaucoup changé.  
Et nos femmes aussi ont beaucoup changé.  
S'il n'y avait pas eu tout ces changements qui nous  
affectent,  
elles seraient déjà levées depuis trois heures,  
même deux heures du matin.  
Dès l'aube, les hommes seraient partis  
et les femmes seraient à leurs tâches.  
Vraiment, nous sommes très différents des Innu d'autrefois.

Jadis, personne n'était fatigué,  
alors que maintenant, même moi,  
je ressens la fatigue.  
Depuis qu'on nous a donné des vaccins,  
notre énergie est languissante.

### **LES INNUS ONT BEAUCOUP CHANGE**

Si mon père vivait toujours,  
il resterait très actif.  
Autrefois, un Innu de 90 ans

était encore en pleine forme.

Mais si actuellement ils sont à bout de force, c'est à cause des médicaments de toutes sortes, comme les piqûres par exemple.

Auparavant, l'Innu n'était jamais fatigué et le jeune ne traînait jamais en arrière. Au contraire, quand il y avait beaucoup de neige, c'était lui, le jeune, qui ouvrait la marche; c'était lui le traceur..."

### L'ENSEIGNEMENT

William raconte:

"Suivant l'exemple de son père, l'enfant savait dresser une "cache", y déposer les os du caribou après l'avoir mangé, et bien les abriter.

Et en suivant ces procédures rituelles,  
devenir habile et adroit à la chasse.  
Des liens de connivence amicale étaient alors liés  
avec les animaux  
et cette relation était sous le signe  
de la bonne entente.  
On m'a souvent répété  
que si j'observais cette façon de faire,  
je serais un bon chasseur,  
sinon, je ne prendrais rien.  
Alors, je veille à garder fidèlement  
l'enseignement que j'ai reçu des anciens.

Les jeunes étaient éduqués dans cette leçon de survie.  
Et nous appelions cela "l'enseignement".